

Et vous, s'il ne vous restait

Tic-tac. Que répondriez-vous à la question posée par Roger-Pol Droit dans son dernier livre* ?

PROPOS RECUEILLIS PAR THOMAS MAHLER

Que feriez-vous si on vous apprenait qu'il ne vous restait plus qu'une heure à vivre ? Soient 3 600 secondes, et pas une de plus, avant que la partie ne s'achève... Oteriez-vous, une dernière fois, pour des plaisirs très terrestres ou au contraire vous élèveriez-vous dans des sphères spirituelles ? Crieriez-vous votre désespoir ou adopteriez-vous la posture du stoïcien imperturbable face à la fin imminente ? Voilà la



« Notre époque refuse la conscience de notre finitude. » Roger-Pol Droit

Coltrane, nous avons demandé à d'autres personnalités d'imaginer leur dernière heure. Où on s'aperçoit qu'il y a presque autant de façons de mourir que de vivre...

Le Point : Pourquoi s'être posé cette question : si je n'avais plus qu'une heure à vivre ?

Roger-Pol Droit : J'ai voulu partager une nouvelle expérience philosophique. C'est une expérience de pensée et d'émotion, un exercice spirituel, imaginé à partir d'une interrogation que nous rencontrons tous, un jour ou l'autre : si ma vie devait s'arrêter bientôt, que ferais-je ? J'ai donc imaginé un jeu sérieux, un dispositif de soixante minutes, une dernière heure de vérité et d'authenticité. Plus question de faire semblant, il faut aller direct à l'essentiel. Je choisis d'écrire une longue seule phrase, libre, haletante, pour exprimer ce que je souhaite laisser. Ce n'est donc ni un essai ni même un livre d'idées, plutôt une aventure singulière à vivre dans l'écriture ; c'est pourquoi j'éprouve quelque difficulté à en faire le commentaire.

Bastien Vivès, dessinateur*

* « Lastman », tomes 1, 2 et 3 (Casterman)

SI JE TOMBE...
ALORS VOUS TOMBEREZ
AVEC MOI.



question, aussi ludique que tragique, que s'est posée Roger-Pol Droit avant d'entamer l'écriture de son nouveau livre, « Si je n'avais plus qu'une heure à vivre » (Odile Jacob). Habitué des expériences spirituelles insolites, le philosophe nous explique ici pourquoi il s'est administré une ciguë virtuelle et a imaginé un compte à rebours fatidique. Pour sa dernière heure, il envisage d'abord de participer à une débâche dantesque sous psychotropes ou de dénoncer les impostures de quelques-uns de ses confrères. Mais, si réjouissantes soient-elles, Roger-Pol écarte vite ces hypothèses nihilistes et assure qu'il préférerait écrire pour « conserver la poussière des instants », transmettre ce qu'il a appris ou non de la vie, faire ses adieux à la femme qu'il aime et rédiger son épitaphe. Inspirés par ce texte urgent, syncopé et bouleversant comme un solo de John

Jean-Benoît Dunckel, membre du groupe Air :
« J'écrirais à ceux que j'aime »

« J'écrirais de belles choses à ceux que j'aime. Cela me prendrait bien une heure car j'aurais beaucoup de choses à dire. Je profiterais aussi de cette heure pour écrire à une femme que j'aime secrètement : je lui avouerais que je la désire follement. »



qu'une heure à vivre ?

Vous évacuez d'abord la tentation nihiliste de tout casser ou de participer à une orgie démentielle...

On peut imaginer, en effet, des transgressions ultimes, rêver de se détruire dans les drogues, les extases, les excès. Ou bien avoir envie soudain de dire tout haut ce qu'on n'a jamais dit de ses contemporains, de leurs impostures, de leurs médiocrités... J'y renonce très vite, parce que le ressentiment ne produit rien de bon. Il y a plus important que les aigreurs, imprécations et démolitions.

Autre tentation que vous refusez : faire défiler sa vie comme au cinéma...

Avec une heure à vivre, comment ne pas être tenté par la rétrospective, le diaporama des souvenirs ? Pourtant, il me semble plus urgent de transmettre ce que j'ai compris ou non de l'existence. Car la transmission est le propre de la vie. C'est vrai biologiquement, avec la perpétuation des espèces. Pour nous, qui sommes des êtres parlants, cette transmission passe également par les mots et les convictions. A travers cette expérience, j'essaie donc d'exprimer, en allant au plus simple, des vérités auxquelles je tiens. Je croise évidemment des thèmes centraux de la philosophie – savoir, vérité, bonheur, amour, existence... –, mais j'espère atteindre une simplicité, une nudité qui condense, en peu de phrases, le parcours d'une vie.

Platon, Cicéron, Montaigne nous ont enseigné que « philosopher, c'est apprendre à mourir ». Or, à l'heure des bilans, vous réalisez que cet apprentissage de la mort semble bien absurde...

Socrate, le premier, explique que philosopher consisterait en un « apprentissage de la mort ». Au premier regard, cette affirmation

Maud Fontenoy, navigatrice* : **« Je transmettrais mes valeurs à mes enfants »**

« Je passerais cette dernière heure avec mes enfants car il n'y a que ça qui compte : la transmission. J'essaierais de leur transmettre les valeurs qui m'ont accompagnée :

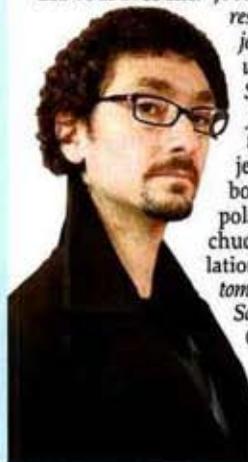
1. De toujours aller au bout de leurs rêves.
2. De ne jamais laisser personne leur dire que c'est impossible.
3. De ne jamais oublier qu'on peut trouver du plaisir dans la difficulté.
4. D'essayer de connaître ce sentiment de liberté totale qu'on connaît quand on est sur l'océan.
5. De comprendre que sauver l'océan, c'est sauver l'homme, qu'il produit les trois quarts de notre oxygène et régule notre climat, qu'il sert à fabriquer 22 000 médicaments, et qu'il faudra bien retourner vers lui pour assurer notre survie. »

* Dernier livre : « Ras-le-bol des écolos » (Plon).



David Foenkinos, écrivain* : **« Un rendez-vous avec Sofia Coppola »**

« Tout d'abord, j'ai pensé à esquiver la situation. Une seule solution : prendre l'avion vers l'ouest. Chaque heure avancée me ferait reculer d'une heure. Techniquement, je pourrais vivre une très longue dernière heure. C'est peut-être pour ça que j'opte pour Los Angeles, direction l'hôtel Château Marmont, où Sofia Coppola a tourné "Somewhere". Justement, c'est cette réalisatrice que je recherche. A Tokyo, je suis allé sur tous les lieux du tournage de "Lost in Translation". C'est un film qui m'a bouleversé, mais toujours intrigué quant à la scène finale. J'ai obtenu pour ma dernière heure un rendez-vous avec elle. "Je vous en supplie, Sofia, il ne me



reste que quelques minutes, et je ne veux pas partir sans savoir ce que dit Bill Murray à Scarlett Johansson à la fin du film ! Je vous en prie, révélez-moi le secret ! " C'est ainsi que je vis ma dernière heure. Au bord des lèvres de Sofia Coppola. Elle s'approche de moi et chuchote à mon oreille la révélation. Ensuite, elle me dit : "Ça tombe bien, je dîne ce soir avec Scarlett, venez avec moi..."

Quelle horreur ! Je ne peux pas ce soir. Car ce soir, je suis mort. »

* Publie « La tête de l'emploi » (J'ai lu).

fréquentation virtuelle du couloir de la mort?

Tout simplement parce que c'est le couloir de la vie, et qu'il n'y en a pas d'autre! Il faut surtout y exercer cette activité philosophique de base: faire le tri entre ce qu'on sait et ce qu'on croit, ne pas se laisser dérouter, chercher ce qui compte en vérité.

A la fin de ce compte à rebours, vous rédigez votre épitaphe. Pourquoi « Il savait choisir les melons » ? Pour rire, simplement! Et aussi parce que ce savoir minuscule suppose une sagesse sensible, à la fois intuitive et aléatoire, toujours exposée aux incertitudes. Comme la conduite de l'existence, en fin de compte... C'est une autre manière d'exprimer le fil directeur de ce livre: dans le fond, il n'y a rien à comprendre, mais tout à sentir. Il ne s'agit pas d'intellectualiser la vie, mais de faire plus profondément confiance à nos sensations et nos intuitions. J'ai mis beaucoup de temps à m'en apercevoir, parce que la philosophie, généralement, n'a pas suivi cette voie ■

* « Si je n'avais plus qu'une heure à vivre », de Roger-Pol Droit (Odile Jacob, 98 p., 12,90 €).

Sylvain Tesson, écrivain* : « J'escaladera la tour Eiffel en plein jour »

« Une heure à vivre ?

- Réponse commune: je ferais l'amour puis téléphonerais à mes proches pour leur dire que je les aime.
- Réponse du vantard: je ne ferais pas l'amour, une heure c'est trop court.
- Réponse de l'anguille: je commencerais à apprendre le chinois.
- Réponse du saint: je ferais don de mes économies à Somaly Mam et tâcherais de saigner quelques vrais salopards.
- Réponse du snob: je relirais le passage de « la petite phrase de Vinteuil » dans « La Recherche » en écoutant la sonate pour piano et violon de César Franck.
- Réponse de l'épicurien: je déclamerais la « Lettre à Ménécée » en vidant un verre de vin puis, le temps qui reste, regarderais les arbres frémir dans le vent.
- Réponse du Russe: je libérerais les chats et les oiseaux du quai de la Mégisserie et tirerais au Saiga 12 K dans les décorations de Noël.
- Réponse du réfractaire: avant le terme, je me logerais une balle dans la tête au Beretta 92 pour ne devoir l'issue à personne d'autre qu'à moi-même.
- Réponse la plus sincère: je foncerais à moto à la tour Eiffel et réaliserais mon fantasme qui est de l'escalader en plein jour. »

* Publie le recueil de nouvelles « S'abandonner à vivre » (Gallimard). Lire la critique p. 90.



Le mythe Curnonsky



Prince. Maurice Edmond Sailland, dit Curnonsky, au Club des Cent, à Paris, en 1951.

Exquis. « Les cinq de Curnonsky » revisités lors d'un dîner d'exception.

PAR THIBAUT DANANCHER

Fermez les yeux. Vous êtes dans les années 30, attablé aux côtés de Maurice Edmond Sailland, dit Curnonsky, le prince des gastronomes. Vous portez à vos lèvres un verre de Château Grillet 2005 en savourant un homard bleu à la cardinale, fendu dans le sens de la longueur, gratiné, préparé avec de la truffe noire de Richerenches, des épinards, des champignons et du jambon de Paris.

C'est l'entrée en matière du menu mythique proposé par Taillevent. L'idée de la maison 2 étoiles Michelin dans le 8^e arrondissement de Paris? Réunir le temps de cinq dîners de dix convives – il n'y aura pas une place de plus! – les cinq vins blancs que Curnonsky, disparu en 1956, avait distingués comme les plus grands de la planète en les accordant avec des mets d'autrefois. « Les vins de France sont à peu près les seuls au monde qu'on puisse boire en mangeant », répétait le critique gastronomique, défenseur de

l'Hexagone, qui avait sa place attitrée à la table n° 19 du restaurant de la rue Lamennais. L'exception a un prix: celle-là vous coûtera 1 200 euros le repas par personne. Il aura fallu plus d'un an et une dizaine d'essais depuis l'automne 2012 à Alain Solivères, le chef de Taillevent, pour trouver les meilleurs partenaires au Château Grillet 2005 (vallée du Rhône), à la coulée-de-serrant 2004 (Anjou), au montrachet 2002 du Marquis de Laguiche, Joseph Drouin (Bourgogne), au Château Chalon 2005, domaine Macle (Jura) et au Château Yquem, 2003 (Sauternes). « Nous avons déniché à Lyon trois vieilles et volumineuses encyclopédies de Curnonsky pour 1 000 euros. Ces ouvrages nous ont permis de nous documenter pour trouver le mariage idéal entre le solide et le liquide », raconte Solivères, qui a dessiné lui-même toutes ses créations. Un travail de fourmi qui aura même conduit Thierry Gardinier, le propriétaire de Taillevent, jusqu'à Munich pour rencontrer une antiquaire possédant les archives de Curnonsky.

Par cette folie, Taillevent a surtout voulu célébrer une époque et livrer l'instantané de l'art de vivre à la française d'avant guerre, assorti d'une touche de modernité. « C'est l'expression de la tradition culinaire